

Alternatives théâtrales

Écriture et création au féminin #1

Rencontre publique au Centre Wallonie-Bruxelles, à Paris, le 8 mars 2016

Participants : Muriel Genthon, Haute fonctionnaire à l'Égalité femmes-hommes, Ministère de la Culture et de la Communication, Sophie Deschamps, présidente de la SACD en France, Clotilde Thouret et François Lecercle, directeurs du projet *Haine du Théâtre* (Labex Obvil, Paris-Sorbonne), Phia Ménard, jongleuse et metteuse en scène (Cie Non Nova), Judith Depaule, metteuse en scène (Cie Mabel Octobre), directrice artistique de Confluences, fut en charge du dossier « parité » au Syndeac, Inès Rabadan, présidente du comité belge de la SACD en Belgique, Selma Alaoui, comédienne et metteuse en scène, Belgique (programmée au CWB en mars 2016, *Homme sans but*), Christine Letailleur, metteuse en scène (programmée au Théâtre de la Ville en mars 2016, *Les Liaisons Dangereuses*).

Débat conçu et animé par Sylvie Martin-Lahmani, codirectrice d'Alternatives théâtrales. Avec le soutien du Centre Wallonie-Bruxelles, de La Bellone (Bruxelles), du Centquatre-Paris, et l'aide précieuse de Laurence Van Goethem (directrice administrative et financière d'Alternatives théâtrales).

Sylvie Martin-Lahmani : Nous avons le plaisir d'accueillir des artistes, des intellectuels et/ou des responsables d'institutions qui ont bien voulu réfléchir avec nous à la création au féminin, puisqu'aujourd'hui c'est LA journée consacrée aux droits des femmes... Pour aborder ce vaste sujet, j'ai demandé à deux universitaires spécialistes de littérature et de théâtre de bien vouloir nous éclairer sur la place des femmes dans le domaine du spectacle vivant. Leur approche historique nous permettra d'appréhender la situation actuelle dans toute sa complexité. François Lecercle et Clotilde Thouret, enseignants à la Sorbonne, sont également les directeurs du projet *Haine du Théâtre* (Labex Obvil, Paris-Sorbonne). Une de leurs dernières séances de travail était consacrée à un aspect qui nous intéresse singulièrement : « La Haine des femmes ».

François Lecercle et Clotilde Thouret ont choisi de parler de la place des femmes en tant que dramaturges, théoriciennes, actrices et spectatrices, à l'époque moderne (XVII^e-XVIII^e)(1). Nous présentons dans ce numéro un article qu'ils ont co-signé : « Misogynie et théâtrophobie : les femmes et les controverses sur le théâtre ».

S.M.-L. : Muriel Genthon, vous êtes haute fonctionnaire chargée de l'Égalité femmes-hommes au Ministère de la Culture et de la Communication. L'objet de votre intervention est de dresser le « panorama » des inégalités entre hommes et femmes dans les domaines couverts par vos études (le champ de la culture et de la communication). Lors de nos premiers échanges, nous avons pensé qu'il était fondamental d'ouvrir le débat avec des constats chiffrés, dans le champ du spectacle vivant, parce qu'ils sont sidérants et affligeants - comme dans les autres secteurs de la société d'ailleurs -, et parce qu'ils conditionnent consciemment ou pas les gestes artistiques.

Muriel Genthon : Oui, j'interviens en tant que haute fonctionnaire chargée de l'égalité entre

les femmes et les hommes au Ministère de la Culture et de la Communication. Ces postes, qui existent dans tous les ministères, ont été mis en place en 2012, lorsque le gouvernement a souhaité que cette politique en faveur de l'égalité entre les femmes et les hommes prenne plus de force et soit appliquée dans tous les secteurs de l'action de l'État, et donc en particulier au Ministère de la Culture. Le rôle du haut fonctionnaire est d'évaluer dans quelle mesure on peut progresser, dans les secteurs culturels comme à l'intérieur de l'administration, sur l'égalité professionnelle, sur la mixité des métiers, sur la question des stéréotypes. Il y a beaucoup de sujets qui concernent notre activité au Ministère de la Culture, à la fois à l'intérieur de la maison, c'est-à-dire tout ce qui touche les agents, les rémunérations, les promotions, les nominations, et puis tout ce qui a trait aux politiques publiques, ce qui nous préoccupe davantage aujourd'hui.

Nous n'avons pas commencé en 2012. Il y a eu, en 2006 et 2009, les deux rapports de Reine Prat, qui ont montré pour la première fois à quel point, dans le secteur du spectacle vivant, les femmes n'étaient pas l'égal des hommes. Entre-temps, et depuis 2006, on constate quelques progrès, mais significativement peu pour ce secteur. Signalons, en 2013, une circulaire qui exigeait la parité dans les jurys de nomination d'un directeur ou directrice pour un établissement labellisé, et la parité également dans le choix des pré-sélectionné.e.s. C'est un levier qui permet de donner plus de poids aux candidatures de femmes, et surtout de faire émerger des femmes qui, sans cette disposition, n'oseraient peut-être pas candidater. Personnellement, j'étais DRAC en Île de France et le fait d'être contraint à des listes paritaires a permis de faire monter des femmes qui n'auraient pas pu émerger sans cela. Mais cela reste insuffisant, les chiffres le montrent. Je vais vous parler des derniers chiffres qui ont été publiés au mois de mars dans l'Observatoire de l'égalité hommes-femmes par le ministère de la culture, par le Département des Études, de la Prospective et des Statistiques (DEPS), qui dévoile au grand jour les chiffres de l'égalité femmes/hommes sur tous les secteurs du Ministère de la Culture et de la communication. En 2016, il est assez désespérant de constater, notamment en ce qui concerne les établissements du spectacle vivant (Théâtres nationaux, les centres chorégraphiques nationaux, scènes musicales, les CNAR, les opéras, les orchestres, centres nationaux d'arts du cirque, d'arts de la rue, etc.) que 8 % seulement de femmes sont directrices ou présidentes. Pour les théâtres nationaux, une seule femme sur onze établissements. Les chiffres sont un peu meilleurs sur les établissements labellisés (c'est-à-dire des nominations conjointes entre le Ministère de la Culture et les collectivités territoriales), où seuls 26% sont dirigés par des femmes. On sait bien que 30 % est le seuil d'invisibilité, et qu'en dessous, on ne les voit pas. Nous y sommes. Seules 11% de femmes sont à la tête de centres chorégraphiques nationaux, et 10% pour les scènes de musiques actuelles. Autre constat plus décourageant : plus le budget est important, moins il y a de femmes à la tête des établissements. Dans les établissements où le budget est inférieur à 500 000 euros, on trouve 56% de femmes à la direction, tandis que lorsque le budget est de l'ordre de un million d'euros, il n'y a plus que 26% de femmes. Même constat dans le cinéma. La programmation des théâtres montre une inégalité importante. On constate que 27% des femmes sont programmées parmi les metteurs en scène et chorégraphes présents dans les saisons de nos théâtres. Si l'on prend en compte les spectacles jeune public, on monte à 40%. C'est sans doute ce phénomène, qui assigne les femmes dans certains secteurs, qui permet de faire remonter un peu la moyenne. Par rapport au nombre de représentations, c'est 25% de celles-ci qui sont conduites par des femmes, ce qui montre que les femmes bénéficient d'un plus petit nombre de représentations de leurs spectacles que les hommes.

L'Observatoire délivre quelques chiffres sur la reconnaissance artistique des femmes, basés sur les Victoires de la Musique et les Molières : il y a 25% de Victoires remportées

par des femmes pour les albums, 0% de Victoires dans le secteur du jazz, 17% dans le classique et 0% de femmes primées sur les 7% de femmes participant aux Molières. Et pourtant, la parité est de mise chez les étudiants qui font des études dans le secteur artistique. Qu'en est-il de leur avenir ? Il semblerait que la parité se constate en début de carrière, et qu'avec le temps, le fossé se creuse. Ce phénomène est très prégnant dans le secteur de l'audiovisuel et de la publicité, où il y a 5% seulement de femmes qui sont chefs d'entreprise.

Enfin, on constate les inégalités de rémunération, un écart de 11% entre les femmes et les hommes pour les contrats d'artistes, et de 17% pour les contrats de techniciens.

Que fait-on maintenant de ces chiffres ? Tout d'abord, il faut savoir que le secteur des arts vivants est l'un des secteurs les plus inégalitaires envers les hommes et les femmes dans le domaine culturel. C'est la raison pour laquelle il est urgent d'agir. Plusieurs pistes pourraient être explorées. Dans la mesure où le Ministère de la culture soutient beaucoup de structures, lieux, compagnies, il serait efficace de proposer que, pour chaque contrat, convention signés avec un organisme de spectacles vivants, la question de l'égalité des sexes apparaisse. Sans imposer nécessairement telle ou telle mesure, il serait important que chacun prenne conscience de ces inégalités en les mesurant. Première obligation qui ferait progresser les choses. À partir du moment où chaque responsable d'institution ou de compagnie prendra la mesure de ces inégalités, il sera à même de les corriger.

Pourtant, il existe des résistances. Certains diront que la liberté de programmer est fondamentale. Nous en sommes d'accord. Mais les conventions sont d'ores et déjà assorties de conditions sur l'éducation artistique, sur la création contemporaine ou l'emploi d'artistes. Elles constituent un cadrage dans lequel s'inscrivent les missions de service public, et l'égalité entre les femmes et les hommes en fait incontestablement partie.

Néanmoins, ces mesures peinent à se mettre en place. Je pense que c'est par la persuasion vis-à-vis des acteurs culturels, et la plus grande prise en compte politique de ces questions que l'on pourrait parvenir à de plus grands résultats. C'est en tous cas ce à quoi je m'efforce.

S.M-L. : Sophie Deschamps, en tant que Présidente de la SACD en France, vous allez également nous faire part des études conduites au sein de la SACD et de vos conclusions. J'ai lu ces quelques lignes dans un de vos documents : « Un constat sans appel depuis quatre ans : si une prise de conscience s'est opérée au sujet d'une meilleure représentation des femmes dans le spectacle vivant et l'audiovisuel, elle paraît peu suivie d'effets dans la réalité, malgré certaines avancées encouragées par la Loi du 4 août 2014... ».

Sophie Deschamps : Les chiffres actuels des inégalités des sexes donnent l'impression que les instances responsables dorment debout. Depuis quatre ans, la SACD publie des études statistiques que nous avons intitulées « Où sont les femmes ? ». Pour que le Ministère nous suive, ça a été compliqué. Nous avons dû attendre trois ans avant de pouvoir compter sur son relais. Nous ne sommes pas un établissement de statistiques, et pourtant, nous avons pris les choses en main car nous avons le sentiment qu'avec le laisser-faire actuel, les femmes allaient être totalement éradiquées du spectacle vivant. Sous le règne de Frédéric Mitterrand, on est passé de 50% à 8% de gente féminine dans les directions des établissements ! Depuis, il y a eu des progrès du côté des centres nationaux au détriment des centres chorégraphiques. Pour l'instant, nous n'arrivons à rien de stable dans la progression des chiffres. L'incitatif se heurte à « la mauvaise volonté ». On ne peut pas continuer comme ça. De plus, nous avons affaire à « une valse des

toréadors » au Ministère de la Culture. Dans ce cadre-là, c'est difficile de trouver une certaine continuité.

J'en viens aux quotas. Nous ne pouvons avoir d'un côté des conservatoires musicaux paritaires et seulement 4% d'œuvres musicales contemporaines (concerts et opéras) composées par des femmes dans les programmations des établissements publics supervisés par le Ministère de la Culture. Les chiffres du privé sont moins machistes. 20% des films sortis en salle en France cette année ont été réalisés ou co-réalisés par des femmes (il est néanmoins à noter que la moyenne des budgets des films réalisés par des femmes est inférieure à celle des films réalisés par des hommes). La situation est beaucoup plus préoccupante à la télévision où le chiffre des réalisatrices était tombé à 7% suite à l'arrivée massive des séries policières, comme si les femmes ne savaient pas réaliser autre chose que films des sociaux ou sur la famille. Et c'est pire dans bon nombre d'autres pays. L'étude de 2015 souligne que 26% des centres dramatiques nationaux ou régionaux sont dirigés par des femmes. Ajoutons à cela 0% de femmes représentées au sein des centres nationaux et 27% aux scènes nationales. 26% des spectacles ont été écrits ou mis en scène par des femmes. Il est à noter qu'il y a une corrélation directe entre les directions et les programmations. En juin 2014, nous avons eu une réunion avec le Ministère de la Culture avec lequel nous avons conclu une augmentation « obligatoire » de 5% de femmes par an (pendant trois ans) et par secteur. Il s'agissait d'être réaliste. Cela permettait au moins de sortir les femmes de l'invisibilité, avec une proportionnalité de 30 à 35%. Cette proposition a été votée à l'unanimité, par les responsables des chaînes de télévision et tous les représentants du spectacle vivant, mais depuis lors rien ne s'est passé. Aucune circulaire, aucune action concrète du ministère. Il faut faire quelque chose, au nom de la démocratie ! L'expérience suédoise des quotas visant à renforcer l'égalité hommes-femmes a vu de réels résultats, sans créer de conflits. La parité dans les directions et les programmations, l'égalité des chances dans les carrières artistiques est une question de démocratie.

S.M-L. : Inès Rabadan, vous êtes présidente du Comité belge de la SACD. En tant que cinéaste et vidéaste, vous vous intéressez visiblement à la cause féministe... j'ai trouvé cette référence sur votre site : *Où sont les hommes ?* (un film issu de vos ateliers). Aujourd'hui, vous souhaitez notamment nous parler des mots et de leur impact (2).

Inès Rabadan : Présidente du comité belge de la SACD, je suis en effet autrice et réalisatrice. De notre côté, c'est un peu la même donne mais en légèrement pire. Nous sommes en train de mettre la pression à ce sujet sur notre Ministre francophone de la culture actuelle, mais ce n'est pas dans ses priorités. Je suis absolument d'accord sur le fait d'introduire des quotas. Quand on en parle, on entend souvent dire « oui, mais... la qualité? », c'est là une vision bien trop subjective pour être considérée comme valable. Qui décide de ce que la « qualité » signifie en art ? Qui décide que telle oeuvre est « de qualité » ? Quelles sont les critères ?

Je ne vois pas d'autre issue que celle des quotas. En 1984, vous avez eu en France une commission qui a féminisé toute une série de mots dont celui d'auteur(e). Nous ne sommes pas habitués à certains mots au féminin. Or, ce qu'on ne nomme pas n'existe pas, je pense. Je trouve symptomatique le fait que la féminisation des statuts les plus élevés soit absente. L'absence de dénomination, c'est comme le manque de modèles : ça diminue la possibilité de s'identifier. Si les jeunes filles voient des mises en scènes de femmes, ça leur permet de penser qu'elles peuvent mettre en scène. De cet héritage vient le sentiment de légitimité des « Suivantes ». J'ai un sentiment d'appartenance fort à la Belgique. Ce n'est pas un hasard si je me suis présentée au comité belge de la SACD. Il

s'agit d'un lieu par et pour les autrices et les auteurs de Belgique, qui défend les créateurs et créatrices. Je suis la première présidente de ce comité (de soutien à la création). Les chiffres ont été cités. Pour moi cela suffit. Je n'ai rien à y ajouter. On ne va pas y revenir encore et encore. Aujourd'hui c'est la journée DES droits DES femmes. Aujourd'hui, j'ai eu envie d'insister sur l'étymologie des mots que nous employons au masculin. Pour moi, le terme « autrice » est une évidence, plus que « auteure ». Je suis frappée que ce mot déplaise. On utilise bien « institutrice », « actrice », « réalisatrice », « factrice », etc. Je trouve que le mot « autrice », que l'Académie française refuse – parce qu'on touche au cœur de ce que l'Académie protège comme un trésor essentiellement masculin et patriarcal – est magnifique, et programmatique.

S.M.-L. : Judith Depaule, tu es metteuse en scène (Cie Mabel Octobre), directrice artistique de Confluences, et tu as eu la responsabilité du dossier « parité » au SYNDEAC. On peut dire que tu es une artiste et une intellectuelle engagée, militante et féministe. Cela se retrouve dans ton parcours artistique. Ta dernière création, que j'ai vue à Confluence, parlait de la guerre d'Algérie, du point de vue d'hommes qui l'avaient faite, cette « guerre peu glorieuse »(3) ... Par ailleurs, beaucoup de tes créations abordent directement la question du féminin et de la féminité, et plus largement de l'identité qui ne se définit pas uniquement par la sexualité.

Judith Depaule : J'ai en effet souvent abordé la question du genre dans mes spectacles. J'ai eu en charge de faire passer la parité au SYNDEAC, le Syndicat des entreprises artistiques et culturelles. J'étais la seule femme titulaire sur douze binômes qui composaient le bureau national. Je me suis attaquée à la question de « la compétence des femmes, de leur aptitude à diriger des choses et à avoir des projets ». Nous avons eu des débats assez extraordinaires au sein de l'équipe, je me suis retrouvée à exposer à une assemblée exclusivement masculine l'idée selon laquelle la difficulté de notre milieu à voir les femmes comme des artistes comme les autres serait liée à la confiscation de l'acte de création (Françoise Héritier). Je trouve curieux l'idée que les femmes devraient suivre une formation spécifique pour diriger un lieu et que les hommes seraient compétents de nature. Il s'agit d'un double défi pour une femme artiste : se faire reconnaître en tant qu'artiste et se faire reconnaître en tant que femme. C'est un double combat au quotidien. Désormais, au Syndéac, tous les binômes sont paritaires (hommes-femmes) et une présidente a été élue à sa direction.

L'image de la femme est présente dans nombreux de mes spectacles. J'ai fait un projet sur le corps féminin dans le sport via des femmes qui pratiquent des sports dits *virils*. Le premier volet traite du lancer de marteau, le second du rugby et le troisième de l'haltérophilie. Un quatrième portera sur des sportives d'Allemagne de l'Est, victimes du dopage, selon un programme élaboré par la Stasi. Le domaine du sport est un prisme révélateur des inégalités hommes-femmes. Le lancer du marteau est une discipline devenue officiellement féminine en 2000 aux JO de Sydney après avoir longtemps été une carte de visite de masculinité. Comment ces sportives se voient ? Quel rapport ont-elles à la féminité ? Mes entretiens avec elles m'ont démontré que ce sont des questionnements peu conscientisés, elles alternent entre des images clichées du féminin et l'affirmation d'absence de féminité (dans la transgression).

Ensuite, j'ai suivi deux équipes de rugby féminines franciliennes : une équipe en troisième division, et une équipe du top 10. Qu'est-ce qui est fait pour ces femmes ? Comment les considère-t-on ? Qui vient à leurs matches ? Ce sont souvent les conjoints qui sont dans les tribunes. Ce sport est formidable parce qu'il accueille tous les types de physiques. Ce qui

m'a le plus marquée, c'est la réaction très vive de certains spectateurs à propos du manque de féminité des femmes montrées en vidéo.

Pour le troisième volet, j'ai rencontré une haltérophile turque, Nurcan Taylan, qui concoure dans la catégorie des moins de 48 kilos et peut soulever jusqu'à 120 kilos, première championne olympique turque de tous les temps. Elle était très surveillée, son rapport à son corps était complètement aliéné. C'est l'idée du sport comme vecteur d'émancipation totale qui m'a intéressé dans ce projet. J'ai été frappée par le fait que beaucoup de ces sportives parlaient d'elles au masculin, disant « ils » plutôt qu'« elles ».

J'ai également conçu une exposition-spectacle pour le Centre d'art contemporain de Nijni Novgorod, reposant sur la découverte d'une société matriarcale, inventée de toute pièce, que j'ai appelée *Civilisation XX*. J'ai pris appui sur l'Histoire et le jargon archéologique pour inventer une société renversée où les hommes ont le rôle d'esclaves. Le public qui n'était pas dupe riait, le reste se mettait à interroger le fonctionnement de notre société.

S.M.-L. : Phia Ménard, tu es jongleuse, metteuse en scène et directrice artistique de la Cie Non Nova. Je t'ai vu travailler comme jongleur à une époque où tu étais proche de Jérôme Thomas et du chorégraphe Hervé Diasnas. Tu as opéré ta mue il y a une douzaine d'années, je crois, ce qui te fait penser que tu es encore adolescente plutôt que femme. Une ado de douze ans avec la rage qui correspond à ton âge... Une femme en devenir. Je parle de ta transformation physique parce qu'elle est au cœur de ton projet artistique. Tu as fait un choix radical et parfois douloureux pour faire bouger les choses dans ton corps, et dans la société ? Transformations, métamorphoses..., dont on retrouve des traces dans des spectacles magnifiques et insolites comme *Vortex*, *L'après-midi d'un Foehn*, *P.P.P.*, et plus récemment le conte de fée féministe *Belle d'hier*.

Phia Ménard : Pour les hommes je suis le « traître ». Je représente un cauchemar des sociétés patriarcales. Depuis ma petite enfance, je me reconnais comme une fille qui ne joue pas à la poupée, mais joue à la guerre. Actuellement je vis une seconde adolescence ! Mes spectacles traitent des hypocrisies de notre monde de « super destructeurs ». Je suis féministe parce que je pense que nous n'avons pas d'autres choix dans une société patriarcale. J'ai eu une certaine chance d'être née avec un sexe d'homme ! J'avais cette fameuse « cuillère en argent » que l'on donne au genre masculin dans notre monde, ce qui m'a permis de comprendre l'imposture du genre.

Je suis choquée par la portée des mythes originels et des religions sur la vie des femmes et des questions liées aux genres. Je revendique que les hommes ne sont pas émancipés et que notre égalité passe par la nécessité de leur émancipation.

Mes pièces touchent sans doute moins les hommes, qui les jugent trop manichéennes. En tant qu'artiste de théâtre, c'est dans le dialogue avec les spectateurs que je m'engage. Je ne les laisse jamais seuls avec l'œuvre. Je suis contre la sacralisation de l'artiste qui coupe toute communication. Je Milite sous différentes formes. Nous n'avons pas besoin de faire partie d'un syndicat ou d'un mouvement pour sortir se révolter dans la rue, *Nuit Debout* (4) en est un vrai exemple. Cela remet en question notre implication. Jusqu'où sommes-nous capables d'aller ? Le bar du théâtre est le lieu de prédilection pour moi. C'est là que tout se joue car on rejoue et repense le propos de la pièce encore et encore. Qu'est-ce qu'être une femme aujourd'hui ? On demande sans arrêt aux femmes de se définir. J'ai essayé d'être un homme mais je n'y arrivais pas car ce rôle correspondait à des fondements que je n'aimais pas. Se sentir en phase avec la société dans laquelle on est, c'est la question cruciale pour moi. Je suis une femme bricolée qui rêve d'une société qui changerait également de sexe. Elle se simplifierait réellement ou tout simplement s'apaiserait ! Ce n'est qu'en me rapprochant du corps d'une femme et de ces questions

que j'ai eu l'impression d'être moi. Pour moi, La société patriarcale est une société féodale. Un rêve : que les hommes et les femmes échangent leurs sexes pour mieux se comprendre !

Au niveau de sa sexualité, la femme est vouée à s'abandonner au monde. Et il n'y a rien de plus beau. Je pense que, dans mon prochain spectacle, je vais parler du monde des hommes puisque j'en viens. Et aussi pour dédramatiser le fait d'être une femme. Puisqu'on en est là.

S.M.-L. : Christine Letaille (5), ta parole s'appuie sur ton parcours de metteuse en scène. Tu as entre autres mis en scène *La Philosophie dans le boudoir* de Sade, puis *La Vénus à la fourrure*, de Sacher-Masoch (fin XIX^e) (avec Valérie Lang hélas disparue). Actuellement, on peut voir au Théâtre de la Ville *Les Liaisons dangereuses* d'après Choderlos de Laclos (fin XVIII^e). Bref, autant de pièces qui abordent des affaires d'amour et de démesure, de perversité et de liberté, de sexualité crue et de poésie... Est-ce que le choix de ces écritures a quelque chose à voir avec ta condition féminine ?

Christine Letaille : Mettre en scène pour une femme est un combat. Le théâtre est un monde d'hommes, même si les choses ont bougé, il reste encore beaucoup à faire. En tant que femme, il faut se battre pour imposer son regard, son univers et même certains de ses auteurs. Quand j'ai commencé à vouloir mettre en scène des écrivains comme Hans Henny Jahnn, Sacher-Masoch, Sade, j'ai été choquée par la violence de certains propos que j'ai entendus à l'encontre de ces auteurs et de moi-même. Après avoir monté *Médée* de Hans Henny Jahnn, en 2001 (c'était mon premier spectacle professionnel), et bien qu'ayant eu une très bonne presse, il m'a fallu quatre ans pour monter un autre texte du même auteur, *Pasteur Ephraïm Magnus*. J'ai entendu des propos désagréables de gens de théâtre auxquels j'avais envoyé et fait lire la pièce : « Comment une femme peut vouloir monter de ce genre de texte, etc. ». Une personne m'a même dit ne pas vouloir prononcer ni le nom de l'auteur ni dire le titre de la pièce. Des théâtres s'étaient engagés oralement mais, en fait, ils m'ont laissé tomber alors que j'avais pourtant des acteurs comme Valérie Lang et Stanislas Nordey dans le projet. Je me suis alors posée beaucoup de questions quant à l'engagement de la parole donnée, quant à la prise de risque sur les plateaux... J'ai encore entendu des choses désagréables quand j'ai adapté et mis en scène Sade, Sacher-Masoch. Le héros de *La Vénus à la fourrure*, Séverin, est un homme dont la jouissance passe par la souffrance. Cette forme de sexualité existe, elle questionne notre rapport à la culture, l'essence même de la religion chrétienne. Pourtant, ce spectacle, qui a rencontré un large public et une très bonne presse, a très peu tourné, uniquement au TNB, à la Colline et Quimper. On m'a même dit que j'avais porté atteinte à la virilité, que j'étais perverse, sadomasochiste... Je me suis demandé si on aurait osé dire cela à un artiste.

Ces expériences m'ont permis de me poser de bonnes questions et puis, heureusement, j'avais du recul, et le fait d'avoir étudié la sociologie m'a aidé à mieux comprendre la société dans laquelle je vivais, et à appréhender le monde du théâtre.

Les textes que j'adapte et monte parlent de l'être, de sa vie en ses secrets, des désirs enfouis, parfois assouvis, parfois inassouvis, bref, de la complexité de l'être humain. J'en suis venue à la conclusion que poser un regard de femme sur des territoires comme ceux du désir, de la sexualité, de l'érotisme, voire de la pornographie, dérangeait parfois, comme si ces domaines appartenaient aux hommes, qu'ils en avaient délimité les contours, leurs représentations. J'ai même eu l'impression, parfois, d'être à l'époque où les femmes pouvaient lire les romans écrits par les hommes mais non pas les composer. Dans mon spectacle *Les liaisons dangereuses*, qui se joue en ce moment au Théâtre de

La Ville, j'ai voulu montrer le côté « féministe » de l'œuvre. Laclos voulait réformer l'éducation des femmes afin de les sortir de l'esclavage dans lequel les hommes les avaient plongées depuis des siècles (c'est lui-même qui le dit dans *De l'éducation des femmes*). Il pose la question de l'égalité entre les hommes et les femmes. Son héroïne, Mme de Merteuil, se bat pour avoir les mêmes droits que Valmont : droits de penser, d'agir, de séduire, de jouir. J'ai voulu que le spectacle donne à imaginer aussi ce que pouvait être le corps social à l'époque, représenter le corps corseté de la femme, contraint dans ses moindres gestes et attitudes alors que l'homme disposait, de par son costume, d'une liberté totale dans ses mouvements. J'aime monter certains textes d'auteurs appartenant au dix-huitième ou dix-neuvième siècle pour y placer un regard sur la société d'aujourd'hui. Ce qui m'intéresse, ce sont les ponts que l'on peut tisser entre hier et aujourd'hui. En voyant ce qui a été fait, on voit ce qu'il nous reste à faire.

S.M.-L. : Selma Alaoui, tu es actrice et comédienne, et tu joues actuellement dans *Homme sans but* (6), d'Arne Lygre au CWB. Tu as souhaité commencer ton intervention par une présentation de ton parcours et de ton travail, parce que ton activité d'artiste est influencée par ton genre... (7)

C'est notamment le cas avec ta prochaine création, une adaptation d'*Apocalypse bébé* de Virginie Despentes ?

Selma Alaoui : *Apocalypse bébé*, d'après le roman de Virginie Despentes, est mon prochain spectacle. Il est lié à mon désir de penser les nouveaux modes de représentation, notamment des femmes. Quels personnages féminins met-on en scène et comment? Quelle image des femmes et de leur fonction dans une société souligne-t-on aujourd'hui ? Comment cette image véhiculée par la scène contribue à créer de nouveaux schémas ? Ce prochain spectacle sera sans doute celui que j'ai eu le plus de facilité à produire. Je me demande pourquoi. En réalité, j'ai une hypothèse. Dans la fin du roman, il est question d'un attentat suicide au nom d'idéaux religieux, c'est triste à dire mais c'est dans l'air du temps. Les programmeurs peuvent être sensibles à ce genre de thème. Or, cette œuvre questionne également le rapport hommes-femmes et c'est même un enjeu politique central. Les deux personnages principaux sont des femmes atypiques. L'une assume son homosexualité et l'autre est décrite comme une femme banale. Ce sont des personnages que l'on croise rarement sur une scène, et qui, à première vue, n'ont pas le profil des « héroïnes » que nous avons tous en tête, de manière archétypale. Il y a sept comédiens dans le spectacle, dont seulement deux hommes. Cet équilibre de distribution n'est pas commun lui non plus, et l'un d'eux a exprimé très spontanément sa surprise, presque la sensation d'être un peu lésé, car c'est une chose rare pour les acteurs de se retrouver face à une partition qui fait la part belle aux femmes.

Réécriture : Sylvie Martin-Lahmani. Merci à Hélène Van Den Broucke pour la retranscription.

1. Vous retrouverez leurs interventions exhaustives, aussi brillantes que passionnantes, sur le site de la revue Alternatives théâtrales : www.alternativestheatrales.be
L'intervention de François Lecercle s'intitule : « La lente émergence des femmes dans les diverses professions du théâtre », et celle de Clotilde Thouret : « Les femmes et les controverses sur le théâtre ».
2. Un sujet traité dans ce numéro par Lucien Jedwab (cf « Les mots pour la dire »).
3. *La Guerre de mon père*, conception : Judith Depaule, Vincent Deslandres, mise en scène, vidéo : Judith Depaule.

4. « Nuit Debout » a commencé le 31 mars 2016 à Paris (place de la République), après une manifestation contre la « loi travail ». La référence à ce mouvement social s'explique par le fait que le travail de réécriture est ultérieur au 8 mars.
5. Voir dans ce même numéro l'entretien avec Christine Letailleur réalisé par Estelle Doudet et Martial Poirson.
6. *Homme sans but*, Un spectacle du collectif Mariedl mis en scène par Coline Struyf. Ce spectacle a été sélectionné par le Festival Impatience, édition 2016.
7. Il est possible de lire cette intervention « Du plus loin que je me souviens » en ligne, sur le site de la revue Alternatives théâtrales : www.alternativestheatrales.be/